

Le bateau pirate, livre 1

Guy Sembic

EXISTE MOI...

-Existe moi !

-Pardon ?

-Existe moi !

-Excuse moi, je n'ai pas compris !

-S'il te plaît, existe moi !

-Ah ! ça y est ! J'ai compris ! Mais comment veux-tu que je t'existe ? J'existe, tu existes, il existe, nous existons... L'on n'existe pas l'autre ! Et puis, tu me dis cela sur le même ton que le petit renard de

Saint Exupéry qui demande au petit prince : « apprivoise moi ! »...

-Il y a un lien entre « existe moi » et « apprivoise moi ». Un tout petit lien, un semblant de lien... C'est le lien que tu discernerais entre les deux formules selon ta logique à toi. Tu penserais en effet que c'est un peu la même chose, apprivoiser et m'exister.

-Non, je ne vois pas le lien, cela me semble différent.

-Alors je crois que l'on va se comprendre... Voilà : si tu m'apprivoises, je t'ouvrirai mon ciel, je te suivrai, je t'écouterai, tu seras mon maître, j'aurai tes yeux, je dirai tes mots et ce que je ferai ou inventerai viendra de moi mais sera à toi. Si tu m'existes, ce n'est pas tout à fait pareil : je t'ouvrirai alors mon ciel encore plus grand, plus bleu, plus fort et différent du bleu que tout le monde voit lorsque je n'ouvre qu'une partie de mon ciel.

-Mais comment je vais faire pour t'exister ?

-Eh bien, au début, ne m'apprivoises pas. Après, cela viendra tout seul.

UN JOUR JE
VOLERAI...

« One day I'll fly away »... Comme dans cette très belle chanson de Randy Crawford, oui je m'envolerai au loin...

Mais je n'ai pas de programme de vol. Je vole déjà. Ma vie est toute petite pour un vol qui est trop grand pour moi. Irais-je dans les étoiles, dans des rêves qui ne sont pas les miens, dans de l'espérance, dans des visages qui ne sont pas encore nés ?

« One day I'll fly away »... Ce serait presque un hymne. Mais je n'ai pas de drapeau même si l'on pourrait croire que, puisque je vole en rouge, en blanc et en noir, j'ai

choisi un pays...

Oui, c'est vrai : je vole avec ces couleurs là : le rouge de la vie, le blanc de l'immaculé, et le noir de la liberté... Tous les pays de tous les mondes ont du rouge, du blanc et du noir avant d'avoir toutes les autres couleurs.

« One day I'll fly away »... Et dans un envol que je ne verrai jamais, j'aurai le souvenir de tous les visages que j'ai aimés...

Je ne savais pas ce qu'était mon vol mais je volais pour ces yeux qui me voyaient voler.

« One day I'll fly away »...

LA BOULE AUX DEUX PAYSAGES

Lorsque meurt une personne que je connais bien, le monde et toute la vie autour de moi ressemble à l'une de ces boules de verre colorées qui contient deux

paysages différents en deux hémisphères distincts dont on ne discerne cependant pas la séparation, comme si les deux mondes l'un à l'autre collés sur une surface plane invisible, étaient inséparables...

L'un des deux paysages, celui de la vie et du monde, est comme un grand marché estival sur la place de la cité, avec ses couleurs éclatantes, ses fruits, ses fleurs et toutes ces robes d'été aux tissus légers suspendues sur des cintres, dont les formes et les lignes sont celles que des modes nouvelles ont lancé sur tous les marchés. Un ciel flamboyant déchiré de nuages blancs et gris aux contours échevelés ou bourgeonnants lorsque vient l'heure de midi, verse sa lumière crue sur les visages et les épaules nues des passants qui s'arrêtent devant les étalages ; écrase de toute la hauteur de son

astre rayonnant jusque sous les
tréteaux, toute la place bruissante de
voix, ruisselante de couleurs vives.

Ainsi est ce paysage de la vie et du
monde : vif et lumineux, qui ne sait
pas la mort...

Et dans l'autre hémisphère de la
boule, cet autre paysage au sol de
sable gris et de fleurs minérales, qui
n'a pas de ciel, pas même de nuit,
mais peut-être des étoiles, comme
sur une voûte diluée dans une encre
de poussières scintillantes...

Ainsi est ce paysage disparu, qui ne
sait plus la vie... Et qui a tout
emporté de ce qu'il devait être
avant, de toutes ses couleurs qui
n'ont pas été vues, de tout ce qui
vivait et palpait dans la terre qui
était la sienne et que personne n'a
jamais fait pousser...

La vie, puissante et foisonnante,
belle et cruelle, emplie de couleurs
et de lumière d'un côté... Et la
mort, réductrice de toutes les

vanités, éteinte de tous les rêves et de tous les secrets, de l'autre côté...

LE GRAND

RUT

Et si mille félins pris d'une faim souveraine dans un formidable rut d'esprit et de cœur se levaient de leurs savanes, énamourés de visages, ivres d'essences et d'intimités d'êtres et de visages ; d'étoffes et de vêtements délicats, d'émotions juvéniles ou vieillissantes, et se mettaient en marche soulevant la poussière des paysages ; rugissant leur faim au-delà de l'horizon, ne poursuivant plus de proies mais fécondant les êtres de ce monde arrêtés dans leur course?

Les chasseurs d'hier n'auraient alors plus de pouvoir et la course deviendrait une danse à ciel ouvert.

Habillement de femme... Et écriture

Entre la manière dont une femme s'habille et la manière dont un écrivain « tourne un livre », je sens qu'il peut exister une ressemblance... Ou une analogie.

Il est de ces élégances, de ces mises et de ces arrangements qui « vitrifient » de bien être et vous arrachent un cri, un râle, un rêve fou d'étreinte attendue et inespérée...

Il est, comme ces ravissantes silhouettes, de ces écritures en lesquelles l'on se jetterait d'un seul coup, d'un seul cri, d'un seul jet, de tout son visage et de tout son être...

Entre un habillement de femme et une écriture de poète ou de romancier, il y a bien là une

« possibilité orgasmique »
d'essence souveraine... Et sans
effet dévastateur puisque c'est le
rêve à l'état pur qui, par la magie de
la rencontre d'une femme bien
parée, d'une amitié littéraire
féminine sans équivoque, ou la
lecture d'un livre bien écrit ; étreint
et révèle, tout en éveillant
l'imaginaire.

PETITE
CONVERSATION
INTERSTELLAIRE AVEC UNE
JOLIE EXTRATERRESTRE ;;;

Le cosmonaute :

--Tu n'es ni réelle au sens de ce que
nous entendons, nous, humains, par
« réel ». Tu n'es pas non plus,
virtuelle... Tu es tout simplement
d'une réalité qui jusqu'alors m'était
inconnue et que je découvre.

L'extraterrestre :

--Ainsi, tu tapes à la porte des étoiles ?

Le cosmonaute :

--Oui ! Avant, je tapais dans les murs. Jusqu'à ce qu'une fissure lézarde le ciment. Il me fallait du temps pour que la fissure, enfin, soit perceptible. Je tapais, je tapais, il n'y avait jamais d'écho et aucune fissure ne s'élargissait. La brique sous le ciment ne se brisait pas. J'espérais l'écroulement d'une partie du mur là où je tapais, puisqu'il y avait déjà la fissure, mais plus je tapais, plus la fissure semblait même se refermer. Et mes coups pleuvaient, insistants, redoublés, presque désespérés.

L'extraterrestre :

--Mais la porte des étoiles est en métal. En y tapant dessus, tu n'y verras jamais apparaître de fissure !

Le cosmonaute :

--Oui, c'est vrai. Mais derrière la porte, j'entends l'écho. Et l'écho se rapproche. Alors, je tape encore plus fort que sur le mur. La porte des étoiles est en métal, mais derrière elle j'ai l'écho que je n'avais pas derrière le mur.

Il n'y aura jamais de fissure... A quoi bon ? Puisque la porte des étoiles s'ouvrira tout grand ?

LA CHATTE D' YVETTE

Ça existe.

Je le sais.

Je l'ai vu.

On m'a même laissé toucher.

J'y ai bu.

C'était tellement beau que ç'en était inhumain...

Ça venait même d'au-delà de Dieu...

Et pourtant ç'a avait pris forme humaine !

Pour la chatte d'Yvette, ma voisine de Tartas, au « Cap Nègue », les mots n'ont aucune valeur... Sauf la musique des mots, peut-être.

Elle était ce soir là pelotonnée

sur la plaque de la cuisinière et son dos était aussi chaud que le gros poêle chargé de bûches incandescentes...

Nous ne parlions avec elle que par des regards... Mais quels regards !

Elle voulait bien se laisser caresser mais fallait pas qu'on l'emmerde en lui tirant les pattes de devant.

Contester le système, tirer à boulets rouges sur les gosses de riche et sur la prose des intellos, dénoncer les injustices et les hypocrisies, la folie des guerres, chier sur la loi du fric et sur l'outrecuidance des apparences et des reconnaissances médiatisées, casser le vase sacré... Oui, c'est vrai : ça change pas le monde mais ça fait du bien... Disons

*qu'on se fait un petit plaisir.
Et si en plus ça fait rire, alors
oui, c'est vraiment le pied !
Mais ça ne suffit pas pour
entrer de plein pied dans cet
espace de liberté que doit être
celui de l'écriture...
Parce que l'écriture, c'est aussi
comme une prière. La même
prière que celle du vrai croyant
qui parle à son créateur. En
toute liberté, sans faux
semblant, sans témoins
admiratifs ou complaisants,
pourfendeurs ou encenseurs...
Contester le monde ne suffit
pas.
Il faut aussi et peut-être surtout
contester son propre monde.
Le monde qu'on a en soi.
Nos certitudes.
Notre propre pensée.
Chier sur son propre système.*

Parce que lorsque tu chies sur le système, tu opposes au système ton propre système... qui n'es qu'un système parmi tant d'autres et qui n'a pas plus de valeur...

La chatte d'Yvette n'a pas de système.

Elle n'a qu'un organisme.

Un métabolisme.

Elle est une entité naturelle.

Elle ne ressemble cependant à aucun autre félin de son espèce.

Les surréalistes n'ont rien inventé.

La réalité était déjà surréaliste...

APACHE

ou PUNAISE...

J'ai une belle âme

mais je suis un apache...

*Insoumis, rebelle, insolent,
déraisonnable, iconoclaste,
loubard de l'écriture, je crache
sur le beurre d'escargot, la télé
réalité, le baron Seillère et les
mensonges de l'information...*

*Mes colères, mes réflexions et
mes réactions épidermiques de
petit crétin méritent bien
quelques coups de pied au cul !*

*« Ah, putain, comme je
regrette ! »... Trop tard, le mal
est fait, c'est dit. L'image me
tachera toujours.*

*Mais si tu savais l'âme que j'ai
pourtant ! Dans cette enveloppe
d'apache justement !*

*Tu t'y jetterais dedans, tout
droit, en toute confiance...*

*Parce que cette âme là peut tout
entendre, tout écouter, tout
comprendre, sans jamais*

conspuer ni exclure...

Même si t'es un salaud, je te tends d'abord la main pour te sortir du trou, sauver ta peau, te donner à bouffer...

Mais après, si je me frite avec toi, tu vas prendre des coups !

Je suis un apache...

Pire, même : une punaise.

De tous les êtres de la « création », le champion de la baise c'est bien la punaise !

Cet insecte qui pue quand on le touche passe sa vie entière à baiser, se posant sur tout ce qui lui plaît.

Entre les plis de toutes les féminités, au coin de tous les regards qui chavirent, dans la douceur de toutes les gentillessees comme au revers d'un large col de mantille... Ni vu ni connu en toute impunité,

*ivre de la lumière des visages,
oh punaise, je baise avec mon
âme !*

*Le plus bel endroit du monde
pour la punaise que je suis, c'est
le creux de ta main.*

Ecrases moi si je te déplaïs...

*Existe moi si tu as dans le creux
de ta main le feu créateur ! Je
peux baiser jusque dans le feu si
tu m'y convies !*

*Tu peux aussi souffler très fort
pour que je quitte le creux de ta
main. Alors je volerai pour ne
point tomber là où il n'y a plus
rien à baiser : au pays des
auras, de la reconnaissance
médiatisée, de l'insolence et de
la domination des apparences,
dans ce pays stérile et sec
comme du bois mort où l'on
n'aime que « parce que »... Où
l'on se cache derrière ce que*

l'on fait croire, ce pays des certitudes pièges, ce pays où il n'y a plus rien à baiser parce que trop recouvert de ces poussières qu'assiègent en vain mes phéromones... Je ne baise pas sur ce qui me déplaît.

Je baise avec mon âme, oui, c'est vrai...

Mais ne prends pas les vessies pour des lanternes : une fille chic, gentille, avec un joli visage, et bien habillée... ça me fait quand même quel que chose !

Fidèle à celle que j'ai choisie je n'en suis pas moins amoureux de toutes et ça, c'est dur à gérer ! Mais ça se gère !

De même que les Gaulois craignaient que le ciel ne leur tombe sur la tête, la punaise... ou l'apache que je suis, ne

*craint qu'une seule chose : que
ses émerveillements se
décolorent !*

*Salut, visage chic ! Merci pour
ton regard même d'une seule
fois alors que tu ne savais rien
de moi...*

*Je t'ai aimé sans savoir ni
pourquoi ni comment... Mais,
oh ! putain, qu'est-ce que je
puais !*

MATOUNE

A ma chère Matoune,
minette tigrée à poils longs, peut-
être croisée de gouttière et d'angora.
31 mars 1997 – 6 août 2004.

Lorsque nous t'avons
trouvée, Irène et moi, ce dimanche
après midi, le 31 mars 1997, au
bord d'une petite route à la sortie de

Fraize, en direction di col du Bonhomme, nous te crûmes matou, chaton d'environ 7 mois, assis sur ton derrière et miaulant affectueusement à notre approche.

Il faut dire que cinq jours plus tôt, le 26 mars, nous perdîmes Sirius, petit matou de 9 mois, adorable chaton tigré, à la suite d'une « longue et douloureuse maladie » comme on dit dans les notices nécrologiques des journaux.

Sirius en effet, depuis le début de janvier se languissait d'une leucose féline, autrement dit le sida des chats. Nous avons tout tenté pour le sauver mais au dire du vétérinaire, il y avait peu d'espoir quoique le praticien eût mis en œuvre un des derniers traitements les plus récents et les plus efficaces qui soient.

Il eut fallu qu'au bout de huit jours d'un tel traitement, les convulsions tant redoutées ne vinssent pas. Alors seulement eussions nous pu espérer

une rémission de quelques mois, voire de plusieurs années...

Avant de raconter ton histoire, chère Matoune, il me faut donc retracer celle de Sirius car il existe un lien entre vos deux histoires.

Sirius naquit à la fin du mois de juillet 1996, d'une minette tigrée âgée de 10 ans. Cette minette là était celle de monsieur et de madame Duchêne, domiciliés 14 rue Poincaré à Bruyères (Vosges)

Ce monsieur Duchêne était l'un de mes clients âgés de la Poste. En ce temps là j'étais conseiller financier à la poste de Bruyères. Oh, qu'il était méfiant ce monsieur de l'ancien temps, toujours habillé en bleu de travail, très gentil, très simple et d'un commerce fort agréable cependant. Il ne s'en laissait point conter et c'est pas un banquier avec sa petite valise diplomatique ni même un Guy

Sembic postier à vélo qui allaient lui faire croire en quelque placement miracle !

Eh bien, ce monsieur là, si méfiant, si « fin de nez » mais aussi tellement plein d'humour et de vraie gentillesse finit par me faire confiance et nous eûmes alors ensemble des conversations telles qu'un grand père eût pu en avoir en compagnie de son petit fils sur une « longueur d'onde » de sensibilité et de « vision du monde » commune.

Il me disait entre autre, à propos de sa chatte, si sauvage selon ses dires : « vous êtes le seul en dehors de moi et de ma femme à pouvoir la caresser. On dirait qu'elle vous a adopté ! C'est bien la première fois en 10 ans que ça lui arrive de faire confiance à un étranger ! »

Voilà-t-il pas que peu de temps après cette extraordinaire communication avec monsieur Duchêne et sa minette, Yvette

Lapoirie, sa fille vient me trouver à la Poste dans mon bureau pour m'annoncer la disparition subite de son cher papa...

Mon chagrin fut à la dimension de la vénération que je portais à ce vieil homme si humble, si gentil mais fort comme le roc, plein de bon sens et d'humour comme savent en avoir ces gens simples de la campagne, fidèles à des valeurs dont on se moque aujourd'hui et dont le cœur, s'il peut paraître une inexpugnable forteresse n'en est pas moins ouvert et accueillant.

Une telle « figure historique » de cette bonne ville de Bruyères dont j'écume parfois le cimetière à la recherche du souvenir de quelques mémorables disparus, mérite bien d'être à jamais inscrite sur ces pages que je te dédies, chère Matoune adorée... Tu vas bientôt comprendre pourquoi !

Je le revois encore ce monsieur

Duchêne, sortir de mon bureau de la Poste avec son « Assurdix » presque religieusement inséré entre sa chemise et sa vareuse bleue et me dire merci pour ce placement sans risque, après m'avoir gratifié d'une bonne bouteille de vin et de son sourire à nul autre pareil.

Yvette, sa fille, ne changea rien à l'agencement du logement du 14 rue Poincaré, d'autant plus qu'il fallait à présent s'occuper de madame Duchêne, de sept ans plus âgée que son mari.

J'avais dit à Yvette : « si votre chatte attend des petits, gardez m'en un. ». Cela ne fit pas un pli. En dépit de ses 10 ans, minette donna le jour à quatre chatons fin juillet 1996. Ils furent tous placés. Je choisis Sirius, un petit mâle tigré qui demeura deux mois auprès de sa mère, le temps qu'il faut à un chaton pour qu'éventuellement il soit adopté dans une autre maison.

Durant ces deux mois, j'allais le voir, je suivais son développement. Une relation de confiance s'établissait entre l'humain que j'étais et cette maman félin qui me laissait toucher ses enfants.

L'idée d'avoir un chaton de la chatte de ce vieil homme m'était venue dès que j'ai senti s'ouvrir de tels cœurs aussi confiants à mon égard. Ce chaton en quelque sorte devenait pour moi le prolongement d'une relation exceptionnelle.

Je l'appelai Sirius, du nom de cette étoile que vénéraient autrefois les Dogons, un peuple de l'Afrique Noire. Une légende à propos de cette étoile traversait en des temps reculés des générations de Dogons.

Tout était prêt pour l'accueil du chaton dans notre maison au milieu des champs, à La Chapelle devant Bruyères, au pré Gallé, précisément. L'écuelle, le grattoir, la « caisse à caca », et des paquets de croquettes

« spécial chaton » avec des petites boîtes de Wiskas. Sa maman l'avait bien éduqué, il était propre, grattait dans sa caisse et ne répandait pas sa litière tout autour. Joueur, confiant, affectueux, il avait tout pour plaire ! Mais très vite, il fut intrépide, grimpa aux arbres, aux murs, se mit à sauter, courir, tel une bombe dans le pré.

Mais lorsque Noël fut passé, il s'assagit brusquement. Il entraît alors dans son 6^{ème} mois.

Un matin je le vis s'avancer vers moi, il miaulait mais le fond de sa gorge ne rendait aucun son. Durant tout le mois de janvier il commença à maigrir alors qu'il s'alimentait normalement. Il ne grimpait plus aux arbres ni nulle part. Il miaulait sans voix. Au début de février, il s'alimenta de moins en moins. Je ne me rendis pas compte à quel point il avait maigri parce que son poil était long et fourni. Il ne jouait plus. Je

percevais la détresse de son regard. Il était vacciné : rage, typhus, coryza... Alors, durant le mois de janvier, je ne me suis pas trop inquiété parce qu'il mangeait et buvait et que je ne le voyais pas maigrir sous son poil.

C'est l'un de nos amis, un jour, qui l'ayant pris entre ses mains et un peu serré, me dit : « mais il n'a plus que la peau sur les os, ce chat ! » Sa belle toison tigrée, bien fournie, masquait son extrême maigreur.

Dès le lendemain je l'amenais chez le vétérinaire qui prescrivit une analyse de sang.

Leucose féline. Ça ne pardonne pas. Mais certains traitements nouveaux, alors, pouvaient laisser espérer une rémission.

L'euthanasie, oui, mais quand il n'y a plus d'espoir. Tout a été tenté. Huit jours de clinique vétérinaire, un traitement difficile et contraignant, puis quinze jours

d'incertitude Le chaton se réalimentait peu à peu, parvenait à sauter sur le rebord de la fenêtre ou sur une chaise. Il était comme un enfant malade qui veut quand même marcher et jouer. Nous y avons cru. Mais le 26 mars à 19 heures, les convulsions sont venues. A ce stade là, il faut euthanasier. Eviter cette détresse respiratoire et cette souffrance beaucoup trop longue avant l'arrêt cardiaque.

Sirius es enterré au fond du jardin derrière la maison. Un piquet blanc indique l'emplacement.

Le lendemain et les jours suivants, et même après que nous t'ayons trouvé, toi, Matoune, je sentais filer toute la bonté du monde, je percevais cet effacement des humbles et des esprits purs. Et le souvenir de ce petit animal encore à l'aube de sa vie, si intrépide et si libre dans les premiers mois de son existence, si affectueux jusqu'en ses

derniers jours, me rappelait ce vieil homme en bleu de travail qui, lui aussi, était encore comme un enfant... Mais quel enfant monument !

Pourquoi je te raconte tout cela, Matoune ? Tous ces détails sur la maladie de Sirius ? Peut-être parce que c'est notre lot commun, à nous les êtres vivants, de vivre et de mourir... Et qu'un petit rappel parfois s'impose, surtout à nous les humains qui avons tant d'orgueil et attachons tant d'importance à notre intégrité physique et intellectuelle, à nos projets, à notre place dans le monde. Ce petit Sirius, un chaton ordinaire tel qu'il en passe des millions au milieu des humains et de tous les êtres vivants, était venu à la vie comme tout être entré dans la grande compétition pour le maintien de son existence. Si la souffrance, la maladie et la solitude sont notre sort

commun, il faut parfois entre nous, par l'un d'entre nous et pour l'un d'entre nous, concéder à la grande fresque des illusions et aux fiers décors du théâtre du monde, un petit espace pour exprimer précisément ce qui, à un certain moment de notre vie, nous fragilise avant le grand saut dans l'oubli et l'inconnu...

Cinq jours après, donc, ce dimanche après midi, le 31 mars, sous un ciel bleu sans aucun nuage, nous étions ma femme et moi deux âmes en peine.

Nous avons coutume le dimanche par beau temps, d'entreprendre un grand circuit de marche, parfois la journée entière, sac à dos et grosses chaussures, sur les « hauts »...

Nous avons garé la voiture à la sortie de Fraize, sur un emplacement situé au début de l'ancienne route menant au col du Bonhomme.

Quelques maisons entourées de

coquets jardinets, aux volets fermés pour la plupart d'entre elles, se succédaient le long de la petite route dont l'autre bord limitait des champs ou des forêts.

Tout juste avant le premier virage, une maisonnette semblait habitée. Il y avait là un espace aménagé pour ranger des planches et des stères de bois. Et tu étais là, toi, Matoune, assise dans l'herbe près du tas de bois.

« Oh, regarde, Irène, ce petit minou tigré ! Comme il ressemble à Sirius ! C'est un matou à coup sûr ! » dis-je.

Tu nous regardais, de tes si jolis yeux, tu entrouvrais la gueule comme pour sourire, esquissant un léger miaulement... Et nous nous approchâmes. Tu nous laissais te caresser à n'en plus finir ! Tu ressemblais à s'y méprendre à notre petit Sirius : même âge, même toison tigrée, même queue

touffue... Nous demeurâmes ainsi, à tes côtés, un bon quart d'heure. Ne nous connaissions pas déjà depuis toujours ?

« Nous allons te quitter ! Au revoir, petit minou ! » dit Irène.

Et nous partîmes sur la route. A peine avions nous fait quelques pas en direction d'un chemin de forêt que tu te mis à trotter derrière nous comme un petit chien. Et tu nous suivis ainsi, quatre kilomètres durant, à travers la forêt, puis entre les prés et le long des champs. Au début, nous courrions pour te semer. Mais tu ne cessais de nous rattraper. A la fin nous avons rejoint notre voiture et tu t'assis dans l'herbe pendant que nous ouvrions une portière de la voiture.

J'ai dit à Irène : « on laisse 30 secondes la portière ouverte de mon côté. Comme tu peux le constater, le chat doit contourner la voiture s'il veut s'approcher de l'ouverture. S'il

monte de lui-même, on l'embarque ! »

Tu n'as pas attendu les 30 secondes. D'où venais-tu ? De qui étais-tu ? T'étais-tu perdue ? Nous ne l'avons jamais su.

Avant de quitter les lieux, nous avons demandé aux personnes qui se tenaient près des maisons si quelqu'un avait perdu un chat. Je pensais en premier lieu au chagrin qu'aurait pu avoir une petite fille ou un petit garçon à la perte de son minou.

D'ailleurs à ce sujet, dès le lendemain nous passâmes une annonce dans le journal des Hautes Vosges pour signaler à un éventuel maître que nous avons recueilli ce chat.

Les jours passèrent et nous n'eûmes jamais d'appel.

Un vieil homme cependant, gardien d'une propriété et d'un bâtiment résidentiel nous avait déclaré ce

dimanche, avant que nous quittions les lieux : « vous savez, ici, c'est la route des chiens et des chats abandonnés. Les gens empruntent cette route peu fréquentée, l'ancienne route du col, et laissent ici leurs animaux. Chez moi, j'en ai recueilli trois ou quatre déjà ! »

C'est ainsi, Matoune, que 5 jours après la disparition de Sirius, tu pris définitivement pension chez nous, au pré Gallé, à La Chapelle devant Bruyères.

Avant de poursuivre ce récit, je te fais part de quelque chose de très important, chère Matoune...

Voilà : toute ton existence auprès de nous, du 31 mars 1997 au 6 août 2004, a accompagné une partie de notre vie dans laquelle nous avons du faire face à des changements importants, tels qu'un déménagement, une mutation professionnelle dans une autre région, et un nouvel environnement

relationnel. Nous avons quitté notre maison des Vosges où jusqu'alors nous vivions sans projets d'avenir au milieu des prés, une vie toute simple, pour venir habiter à Lesperon dans les Landes entourés de pins qu'au début Irène exécrait, dans le logement de fonction de la Poste.

Ce bâtiment de la Poste, une « cloche rectangulaire de béton » en plein centre du village, devenait ainsi comme un lieu d'exil, surtout pour Irène qui pensait tous les jours à sa maison du pré Gallé avec nostalgie.

De surcroît, ma nouvelle profession, chef d'établissement de la poste, mes nouvelles relations... Et il faut bien le dire, mes aspirations aussi profondes qu'incertaines, n'étaient guère de nature à me faire envisager le proche avenir avec la sérénité et le réalisme qui eussent convenu en l'occurrence.

Aussi, dans ce contexte bien particulier, ta présence, chère Matoune, nous a beaucoup réconforté, ta gentillesse et ta fidélité nous rappelaient à chaque instant que tu étais bien là, toi, avec tes miaulements, tes facéties... Et toutes ces souris mortes que tu déposais sur notre paillason.

Comme par hasard, certains soirs de « blues » tu te glissais entre nous dans le lit et tu passais la nuit entière roulée en boule...

Lorsque nous cessâmes d'habiter le logement de fonction de la poste pour nous installer à Tartas dans la maison de ma grand-mère, alors s'ouvrit pour toi... Et pour nous, une « ère nouvelle ». Le temps de la résignation était révolu.

Tes premières gambades dans le jardin à Tartas, furent celles où tu coursais les petits lapins qui avaient élu domicile autour du cabanon. Nous en retrouvions

devant la maison, la tête quelque peu charcutée... Il te fallait bien vivre ta vie de félin !

A Lesperon, outre ces nuits durant lesquelles tu dormais entre nous, je me souviens d'un de tes jeux, celui qui nous amusait le plus. Dans le carrelage entre la salle de séjour et la cuisine qui eussent du être séparées par une grande porte à deux battants, il y avait un trou, le trou pratiqué pour l'extrémité de la tige de fer de la porte. Combien de fois as-tu tournicoté en sautant autour de ce trou dans lequel tu essayais d'introduire ta patte, recherchant du bout de ton nez quelque hypothétique senteur au fond de cette petite cavité ? Amusés, nous te regardions, tu te débattais en vain. Quel secret recelait donc cet antre à petites bêtes et comment ta logique de félin interprétait-elle cette étrangeté, ce « trou noir » ?

A Tartas, sous ton « règne », Matoune, entre 2001 et 2004, j'ai tout de même écrit deux bouquins. Alors que, des heures durant, je « planchais sur cassiopée », pianotant sur le clavier, tu faisais de longues stations, roulée en boule sur la plaque de la chaudière en face de moi. Et lorsqu'en ces jours d'avril qui caracolaient contre la nuit j'écoutais dans le jardin, le soir, « One day I'll fly away », de Randy Crawford... et le cri prolongé de Léo, le paon d'Yvette ma voisine, méditant sur les observations de mon conseiller littéraire Edwige Fournier ; je suivais ta course, Matoune, ta trajectoire de petite bombe poilue vers quelque matou de passage... La bombe ne faisait point mouche et le matou se sauvait, sautant par-dessus la haie. Ah ! Quand il n'y a pas « d'atomes crochus » entre les minous, c'est bien comme entre les humains !

Le narrateur que je suis n'a pas encore expliqué pourquoi « Matoune » !

Eh bien c'est tout simple... Quelques jours après t'avoir recueillie, voilà-t-il pas que devant la porte de la maison, tu t'aplatis comme ces poules qui se collent au sol en écartant les ailes, se laissant caresser longuement, croyant maître coq en plein exercice reproductif... C'est ainsi que je compris que tu n'étais point matou mais matoune, d'autant plus que de fines taches de sang apparaissaient sur le seuil.

Matoune... Le nom est resté. Mais je t'appelais « minou », tout simplement. « Matoune », c'était pour l'état civil, le carnet de vaccinations.

Lorsque j'ai eu ma mutation pour les Landes, je suis parti tout seul à Lesperon à la fin du mois de janvier 1999. Tu ne devais me rejoindre, avec Irène et Tanguy,

qu'au début de juillet. Entre temps, tu fis deux voyages aller/retour par la « diagonale » entre les Vosges et les Landes. Une première fois en février, puis en avril durant les vacances scolaires.

C'est lors de ton premier séjour dans le logement de fonction de la poste de Lesperon que tu fis connaissance du petit trou, ainsi que des sous sols qui ne recelaient aucune magie, sinon une accumulation de cartons de la poste... Et de quelques matous du coin assez culottés pour venir te « négocier » les bonnes croquettes dont nous te gratifions. L'un d'entre eux d'ailleurs, un roux et blanc bien plantureux, s'introduisait chez nous par la fenêtre du sous sol au dessus de la machine à laver, et, squattant un peu partout dans toutes les pièces, aspergeait de son urine de matou, les tapis et descentes de lit. Tu étais craintive, trop gentille... Et

quoique tu ne t'en laisses point conter, tu défendais mal ta gamelle... Et surtout, tu avais une peur bleue des toutous. Il y en avait, justement, de gros méchants, des cagneux, des outrecuidants, qui déambulaient sur la place du village, levaient la patte devant la baie vitrée du grand salon et « coulaient des bonzes » sur le passage menant à la poste, ce qui mettait Patricia Loubère l'employée du guichet, dans une colère noire. Patricia n'aimait pas les minous, mais elle n'eut jamais à se plaindre de toi.

Pour ce premier voyage dans les Landes, Matoune, comme lors de tous tes déplacements en voiture d'ailleurs, tu étais consignée dans ton habitacle que j'appelais le « panier de minou », muni d'une poignée et d'une grille. Toutes les deux ou trois heures environ, intervenait l'arrêt pipi qui consistait

plutôt en une courte promenade de santé, en laisse, avec un harnais.

Tu tirais sur la laisse et parfois tu te libérais du harnais. Et hop ! Tu partais, d'un bond, vers quelque buisson ou même tu escaladais un talus.

Si Tanguy n'avait point fait la route avec Irène lors de ce premier voyage dans les Landes pour venir à Lesperon en février 1999, nous t'aurions bel et bien perdue, au moment d'une halte que mon fils et ma femme firent entre Autun et Bourbon Lancy. L'emplacement était périlleux, je le concède... Puisque l'ayant vu par la suite, Irène et moi nous y étions arrêtés au cours d'un autre voyage. Une pente très raide où poussaient des arbustes aux branches enchevêtrées délimitait une aire de stationnement assez vaste. Tout en haut commençait un bois, ou plutôt une jungle quasi impénétrable, avec des

ronces et des taillis épineux. Subitement délivrée de ton harnais à la suite de quelque mouvement imprévisible, tu t'es lancée sur cette pente et en quelques bonds tu atteignis une hauteur telle qu'Irène seule n'aurait pu te rattraper. Mais Tanguy, lui, réussit de justesse à se saisir du bout de l'une de tes pattes et il te tira sans ménagement.

Depuis cet incident nous avons pris l'habitude de choisir des emplacements moins risqués, pour ces arrêts pipi promenade en laisse.

23 ans durant, entre les Vosges et les Landes, jusqu'à ma mutation, c'est au moins deux fois dans l'année, parfois trois ou même quatre, que nous parcourrions cette « diagonale », par Dijon, Autun, Moulins, Limoges, Périgueux... Notre installation dans les Landes en 1999 n'a pas pour autant interrompu ces voyages. La seule différence, c'est le sens de l'aller et

du retour.

N'avais tu pas, toi aussi, deux maisons ? Dans l'une comme dans l'autre de ces maisons, celle de Tartas ou celle du pré Gallé, n'as-tu pas eu tes habitudes, autant de souris ou de mulots à occire, autant de petits endroits favoris pour tes siestes d'été ?

Je t'appelais « minou » d'une voix ou d'une autre. J'étais parfois un peu enfant avec toi, je l'avoue. Mais à cet appel de moi, « minou », tu trottiniais aussitôt en ma direction...

Tu voyageais donc entre les Landes et les Vosges, dans ton « panier de minou ». Les veilles de départ, alors que s'accumulaient les bagages, les sacs et les cartons dans l'entrée de la maison, tu suivais nos préparatifs, tu tournais autour des sacs, renflant et grattant.

Dans la première heure de cage, parfois, tu miaulais, tu t'agitais mais très vite, tu t'endormais et l'on ne

t'entendait plus pendant de longues heures. Alors venait l'arrêt promenade. Au début nous espérions à chaque fois que tes intestins se dénoueraient, que tu profiterais de cette promenade pour « couler un bonze » ou tout au moins mouiller l'herbe ou la terre. Mais non ! Rien ne sortait, il fallait donc te remettre en cage. Alors survenait parfois la catastrophe, sanctifiée par d'intempestifs et féroces miaulements de dépit et de gêne. Nous devions te nettoyer et à cet effet nous avions tout prévu : le sopalin, l'eau, le désodorisant. Au cours des deux dernières années de ton existence, en 2003 et 2004, le « miracle » s'était enfin produit ! Tu faisais pipi et caca, en laisse, comme un petit chien bien élevé, lors de ces haltes. Et tu ne tirais plus sur ta laisse pour t'arc bouter devant un arbre ou un talus...

Avril 2004... « Les jours

qui caracolent », prenant chaque matin et chaque soir un petit bout de nuit. Sept ans que nous t'avions auprès de nous. Sept ans de gentillesse et de fidélité. Sept ans de notre vie... Jamais encore nous n'avions gardé un chat aussi longtemps.

Fripouille, mon premier matou, qui me suivait en promenade comme un petit chien, sans laisse, trôna 6 ans, du 20 août 1974 au 8 septembre 1980.

Minette, que je recueillis à la SPA, petite chatte tigrée à l'enfance de misère, extraite d'un tonneau rempli d'huile de vidange au coin d'un garage désaffecté, et que je choisissais alors qu'on me proposait un beau chaton riche et gras, régna 5 ans, de décembre 1985 à mars 1991.

Grosse bulle, le fils de Minette, lui, eut un règne bien court puisqu'il disparut âgé de quatre mois sous la

roue de notre Datsun de l'époque, lors d'une manœuvre, le 2 octobre 1986.

Au fond du jardin envahi par les herbes, entre les arbres, au pré Gallé en terre Vosgienne, trois piquets blancs sont plantés. Même la grande tempête de décembre 1999 ne les pas renversés, ces piquets.

Chère Matoune, je ne m'étendrai point sur le terme de ton existence. Avec Sirius, ça suffit. Aussi je serai bref dans ma conclusion.

Tu fus percutée par une voiture le 1^{er} juillet 2004 sur la route devant la maison. Mais tu ne mourus point. Pas tout de suite. Nous ne vîmes pas l'accident. Ce jour là, nous partions dans les Vosges, sans toi. Tanguy et Marie devaient s'occuper de toi en notre absence. Nous ne t'avions pas prise cette fois là car nous remontions dans les Vosges par petites étapes.

Tanguy, au téléphone, lorsque nous fûmes arrivés dans le Berry pour les célébrations du bicentenaire de la naissance de George Sand, nous avait dit : « la chatte semble gênée de l'arrière, sa queue traîne au sol et on dirait qu'elle est blessée sous le ventre. »

Le 18 juillet nous étions de retour. Nous avons vu... Et compris ! En notre absence, deux jours après l'accident, Tanguy t'avait menée chez notre vétérinaire habituel. Tu fus opérée. Allais tu rester ainsi, handicapée jusqu'à la fin de tes jours ou bien y aurait-il une amélioration, soit un rétablissement de ces fonctions essentielles qui sont celles de l'élimination ? Combien de temps s'écoulerait alors jusqu'à ce retour espéré en une vie normale ?

Juillet passa. Le 5 août dans la soirée je te vis pour la dernière fois, couchée sur le ventre, les pattes

repliées. Et tu me regardais, de tes si jolis yeux à peine voilés d'une tristesse que tu semblais combattre... Mais je savais ta détresse.

Tu n'entras plus dans la maison... Et pour cause ! « ça » ne marchait plus ! Nous étions en plein été. Sans pluie. L'automne viendrait, puis l'hiver. Nous te voyions déjà, dormant dehors, sous quelque abri de fortune, par les longues nuits de novembre... Nous envisagions de te garnir de couches, comme les bébés.

Dans la nuit du 5 août, l'infection gagna rapidement et ce matin du 6 août, Irène me téléphone à la poste de St Julien en Born où j'étais depuis mon retour de vacances : « j'amène la chatte chez le vétérinaire. Nous ne pouvons plus la laisser dans cet état ».

Tu es enterrée à côté du cabanon, là où mamy autrefois,

mettait un vieux fourneau pour cuire ses confitures dans un chaudron et faire bouillir sa lessive. Aujourd'hui cet emplacement est devenu un petit bout de jardin et il y a désormais, juste au dessus de toi, un rosier, un pied de lavande et quelques plantes vivaces.

LA BIBLIOTHEQUE OCEANE

C'était une bibliothèque pas comme les autres.

La bibliothèque océane.

La dernière bibliothèque avant l'Amérique.

La bibliothèque de Molis les Bains.

Tino et Girlie étaient les bibliothécaires.

Des bibliothécaires pas comme les autres.

Rien n'était « comme les autres », d'ailleurs, dans cette bibliothèque.

Ni les livres ni les amis des livres ni

Clepsie la jolie barmaid –
secrétaire...

Car il y avait un bar, un
« café conc » dans cette bibliothèque
océane.

Un bar et un écritoire.

Un écritoire pour les visiteurs
inspirés.

A la bibliothèque de Molis les Bains
si tu « rates ta vie intérieure » et que
tu cherches à savoir s'il existe
d'autres bibliothèques où l'on peut
réussir sa vie intérieure, alors rends
toi sur la plage et jette ta pensée au-
delà de l'horizon, imagine les seules
bibliothèques possibles après la
dernière bibliothèque avant
l'Amérique...

Ces bibliothèques ne peuvent être
que des escadrilles de bouteilles à la
mer, de bouteilles contenant un
message.

Une telle escadrille de bouteilles
contenant des messages, peut-elle
vraiment exister ?

Peut-être... Si d'un bateau en plein océan, un passager à l'âme messagère jette des bouteilles en assez grand nombre... Des bouteilles contenant des lettres écrites à la main par exemple.

Mais les flots dispersent l'escadrille et de l'escadrille ne reste que l'image de l'escadrille dans de l'imaginaire.

Et même l'idée du passager sur le bateau, jetant les bouteilles dans l'océan, n'habite que dans une bulle d'imaginaire.

En général une bouteille à la mer contenant un message n'atteint jamais un destinataire... Sauf dans des histoires émouvantes et drôles de bouteilles à la mer.

Plus à l'ouest que la bibliothèque océane de Molis les Bains il n'y a donc pas de « bibliothèque escadrille » aux rayons flots de bouteilles messagères...

Mais cela fait du bien d'imaginer

une « bibliothèque escadrille » même si l'on ne réussit pas sa vie intérieure...

Sur l'écritoire de la bibliothèque océane de Molis les Bains trônait un Livre d'Or.

Et sur un Livre d'Or on peut écrire des petites bouteilles, signer les bouteilles...

Des buveurs de bouteilles qui n'ont pas vraiment soif boiront le contenu de ces petites bouteilles.

Et rien de ce qui avait été rêvé par celui ou celle qui a écrit la petite bouteille, ne se passera dans le ventre du buveur.

Mais c'était empli d'espérance d'écrire une petite bouteille dans le Livre d'Or de Tino et de Girlie.

Clepsie derrière le bar décapsulait les bouteilles à boire, Tino rangeait les livres sur les rayons et tous les jours changeait les livres de place selon un programme établi en fonction de l'arrivée de nouveaux

livres... Des livres qui avaient plu et replu...

Girlie racontait en quelques mots l'histoire de l'auteur du livre du jour et expliquait pourquoi l'auteur avait écrit ce livre.

L'on s'asseyait autour de Girlie et de Tino et, entre plusieurs amis ou visiteurs de la bibliothèque océane l'on faisait une lecture à haute voix de quelques pages du livre.

Cette bibliothèque « pas comme les autres » était devenue le « quartier général » de la petite Mimi, une fille un peu simplette du village voisin, Saint Justin les Mésanges.

Ce soir d'hiver où Mimi vint pour la première fois à Molis les Bains juchée sur son vieux vélo sans autre éclairage qu'un ruban phosphorescent acheté au « Léopard Lumineux » à la dernière fête du village, Mimi se rendit à la bibliothèque océane où l'on devait

lire des contes...

Lorsque la petite Mimi prit place dans le hall d'accueil où l'on avait disposé des chaises de jardin, Girlie retraçait en quelques phrases le parcours difficile de l'auteur des contes. Et l'on eût cru, à l'écouter ainsi, Girlie, qu'elle était entrée dans la vie même de l'auteur.

La petite Mimi fut très émue, avisa l'écritoire avec son livre d'or ouvert... Et ce crayon qui invitait à parler en dessinant des mots...

Mimi dessinait les mots plus qu'elle ne les écrivait. Et lorsque le dernier conte fut lu, Mimi se dirigea vers l'écritoire.

Mimi avait imaginé une histoire de fourmis géantes très intelligentes qui s'étaient perdues le long de la plage et qui venaient d'un pays lointain dans le ciel... Les fourmis géantes étaient entrées dans la bibliothèque océane et avaient regardé les livres sans dire bonjour

à Girlie et à Tino ni aux visiteurs de la bibliothèque.

Puis les fourmis s'étaient assises sur les chaises de jardin, émettant de petits chuintements bizarres, croisant leurs pattes comme d'élégantes jeunes femmes.

Alors Mimi dessina dans le livre d'or une dizaine de fourmis géantes, puis la tête de Girlie : une boule ressemblant à un globe terrestre avec deux mers bleues ovales, une grande montagne au milieu et une fracture de l'écorce terrestre en bas de la montagne. Tout autour de la boule Mimi fit un ciel roux tout bouclé de nuages de feu.

Pour Tino, Mimi eut moins d'imagination : elle fit un grand lézard vert debout sur une pile de livres. Et elle signa Mimi.

Ce qui plut tant à Mimi ce soir d'hiver où pour la première fois elle vint à la bibliothèque océane, fut cette atmosphère de convivialité et

d'accueil. Les gens qui venaient là semblaient se connaître. Aussi Mimi n'avait-elle pas hésité à exprimer ce qu'elle venait de ressentir en particulier durant la lecture du conte du Chien Jaune, un chien qui suivait des personnes seules sur le quai d'un port et dont le poil jaunissait à chaque appel de corne.

Mimi disait que l'appel jaunissait d'une lumière pâle le silence sombre tombé dans la vie de la personne et que le chien s'habillait aussitôt de jaune et suivait la personne...

En réalité dans le conte, le chien jaunissait parce que l'appel de la corne évoquait pour lui ce naufrage dans lequel son maître, un homme seul passant son temps à peindre des ports et des bateaux sous un ciel jaune et qui vivait en ermite sur un vieux rafirot de pêcheur, avait disparu.

Un jour l'homme était parti avec le bateau sans son compagnon à quatre pattes afin de se rendre dans une crique connue de lui seul, dissimulée par une muraille de rochers et dont l'entrée n'était qu'une anfractuosité en forme de long insecte, située à l'extrémité de la muraille.

L'homme qui avait déjà exploré la crique, avait trouvé au fond une pierre ronde et lisse, brûlante au toucher, émettant une lumière p le par intermittence : bleue durant quelques secondes puis jaune en un temps deux fois plus long... Très curieusement durant le temps de l'illumination, l'esprit de l'homme s'était ouvert et par le regard qui lui était venu, avait aperçu des paysages, un ciel, des animaux, de petits personnages, d'étranges habitations, des routes, des villes et toutes sortes de constructions lui paraissant totalement étrangères.

C'est durant le trajet du retour vers le port, alors que le bateau n'était pas encore très éloigné de la crique, qu'il y eut une voie d'eau et qu'en moins d'une minute le bateau sombra comme pris dans un tourbillon... L'homme disparut dans les flots et l'on ne retrouva jamais ni son corps ni le bateau...

Lorsque l'esprit de l'homme s'était ouvert, le chien demeuré sur le quai, attendant le retour de son maître, avait perçu nettement le son d'une corne de brume. Le maître n'étant pas revenu, le chien s'était éloigné, trotinant le long du quai, s'arrêtant parfois, la truffe tendue et ses flancs battant comme la toile d'une voile sous le vent. Mais la truffe sans l'odeur du maître et les flancs battant sans la cadence des pas du maître, devinrent un silence sombre de chien errant...

Et le même silence sombre, tombé sur l'un de ces passants le long du

quai à chaque appel de corne, jaunissait comme s'il venait d'être traversé de lumière pâle. Le chien devenait jaune et suivait le passant...

Les amis de la bibliothèque océane, Girlie et Tino, les visiteurs venus ce soir là furent impressionnés par la réflexion de la petite Mimi.

Et la petite Mimi revint à la bibliothèque océane, le lendemain puis les jours suivants. Elle y passa désormais une grande partie de ses journées, y projeta sa vie intérieure, ses rêves, ses espérances ; s'imagina actrice, comédienne, marionnettiste, troubadour, conteuse d'histoires... Tout cela dans le sillage de Girlie et de Tino en compagnie de ses si chers amis de la bibliothèque océane. Mais elle ne savait rien Mimi, de ses amis, pas même leur nom... A la bibliothèque océane l'on se rencontrait au hasard de

soirées organisées. Les gens qui venaient là n'étaient pas forcément les mêmes personnes déjà aperçues...

En fait les discussions, les contacts n'étaient que des instants vécus sans lendemain... Comme des chemins ou des routes qui se croisent à l'orée d'une forêt ou en bordure de paysages, les gens se croisaient ici, dans ce hall de bibliothèque mais ne poursuivaient pas ensemble leur route.

L'on sentait bien que la petite Mimi était un peu simplette en dépit de l'immensité de ses rêves et de la beauté de ses émotions. Un jour elle proposa une soirée de présentation de ses dessins, offrit gâteaux et boissons... Il ne vint que trois visiteurs. Tino et Girlie avaient complètement oublié la date de la soirée, ne s'étaient même pas dérangés de leur salon en arrière de la bibliothèque où ils semblaient

absorbés dans des consultations de revues... Il est vrai qu'ils préparaient leur prochain grand voyage : en Amérique selon des « branchés » de la bibliothèque. Tino et Girlie devaient rencontrer un très grand auteur de romans d'aventures qui les introduirait dans le monde des Créateurs et des artistes en vogue...

Clepsie, la secrétaire – barmaid, servit d'hôtesse pour une si petite réunion à laquelle furent conviés quelques visiteurs de passage qui ne regardèrent même pas les dessins de Mimi mais engloutirent les gâteaux...

Mimi revint alors moins souvent à la bibliothèque océane et ne dessina plus dans le Livre d'Or. Mimi écrivit une lettre à Girlie et à Tino, une lettre émouvante, simple et drôle qui n'eut jamais de réponse...

Mais dans un petit journal illustré,

de fabrication artisanale, intitulé « Crayon Libre » et qui était distribué tous les mois dans le pays de Saint Justin les Mésanges il y avait à chaque numéro, un dessin de Mimi.

« Crayon Libre » déposé à la bibliothèque océane au milieu de toutes les revues de nouveaux livres, était parfois feuilleté distraitemment mais l'on ne se souvenait pas vraiment de Mimi qui, depuis bientôt deux ans ne venait plus du tout à la bibliothèque océane...

Et c'est vrai que la petite Mimi « faisait un peu simplette » ! Juchée sur son vieux vélo de mémé, avec son ruban lumineux sous la selle, on l'aurait presque imaginée chargée de peaux de lapin devant le guidon... Ou de chiffons et de papiers.

Mais elle n'accrochait sur son porte bagage que des cartons à dessin.

Festivaux

Un festival, des
festivaux...

Un festival, des
festiveaux...

Il y a aussi des veaux
festifs...

Ah, le veau, le petit de la
vache !

On dit encore « ce sont
des veaux »...

A propos des gens...

Et le veau d'or ?

Et une troupe de veaux
dans l'arène...

Un ruban de fleurettes
entre les cornelettes ?

Un festival, des
festivaux...

Pardon ! Un festival, des
festivals...

Allez ! A dada et en
fête !

Au menu tête de veau
sauce festive...

PUNAISE ET FACE DE RAT

Face de rat

Face de rat, face de renégat, face
de bouc, face de fesses, face à
claques, face de pet, face de poule
naine plumée, face de chou
verruqué, face glauque, face blême
de vieux munster, face effacée, face
pisse au lit, face quoiqu' tu fasses ça
casse... Ils souhaitent tous ton
trépas!

Ils t'ont déjà tué de leur regard!

Punaise à l'aise

Une punaise très à l'aise,
immobile et lovée dans un pli de
drap...

Une belle bourdonnante bleue,
vibrante sur une plaie d'escalope

oubliée, dans une assiette sale...

Une longue limace noire cornes
tout droit devant, sur une salade
rousse piquée de coccinelles
dalmatiennes...

Une bite de sexagénaire
vicelard crachant sa lave blanche
sur un visage de jeune fille en
photo...

Une escadrille de hannetons
fondant sur un cornet de frites
phosphorescentes, un soir de fin
juin sous une table en tek de fast
food...

Quatre moineaux plumés
vivants sautillant sur un tas de sable
brûlant...

Un trou de bale ouvert comme
l'entrée d'un tunnel sans péage...

Une fille en robe chic suçant le
pénis poutrelle métallique d'un
étalon, jambes croisées et pieds
suspendus...

Un p'tit bou'd'chou d'trois balais
et demi qui tape tape tape sur la tête

d'une tortue qui s'est pas rétractée...

Une truie qui pète longuement
quand passe un garçon studieux en
blazer bleu devant la barrière de la
porcherie...

Et ma punaise, et ma punaise...
toujours lovée...

Et ma mouche, et ma mouche...
A élargi de sa vibration, la plaie de
l'escalope!

Rède rède rède le pli du
pantalon, scande le gosse qui quand
il sera grand aimera que les mecs...

Nique nique nique dans le
tétou, vagit la vieille lesbienne!

A bas les youpins, glapit le nazi
pourri!

Dans les feux d'enfer les
gouines et les pédés, vocifère le
messeux crado en imper vert et à la
maladie de foie dans le blanc de
l'oeil... Et qui tape aussi sur les
clodos la clope au bec...

Y'a pas un pet d'amour sur cet
putin de Téterre!

... Ah si! Peut-être la punaise
qui se régale dans le pli d'une jolie
écharpe...

A-elle une âme la punaise à
deux pattes?

Y'a plein d'poètes qui disent que
l'âme existe chez la punaise à deux
pattes!

En vrai de vrai, pour sûr qu'y en
a de l'âme!

De l'âme qui bande sur tout ce
qui lui plaît, de l'âme qui bande
même de l'âme, même si l'âme
bande d'autre chose, toute bleue
pervenche et toute pensue, toute
vibrante...

Et s'il y a de l'âme, c'est le pied
envers et contre tout!

Y' a pas un pet d'amour sur cet
putin de Téterre et pourtant on
baise, on baise, on punaise ses rêves
sur la tapisserie de la vie!

Et les rêves coulent en traînées
blanches sur la tapisserie!

Sur les vitrines aussi... Les

vitrines des boutiques de prêt à porter féminin...

Mais à la baise, on battra jamais la punaise, nous les humains!

Ah, chère Téterre! De ton cap Horn à tes glaces de Nouvelle Zemble, t'as tout de même fait depuis l'australopithèque des p'tits zézêtres de ci de là, avec des pets d'amour et des rôts étouffés d'ennemour!

Affreuseries de la vie...

Les petites "bintzeries" de la vie quotidienne, à poil dans l'appart'!

Toutes ces singeries civilisées entre voisins de palier ou dans le hall de la mairie!

Nénés qui frétilent au dessus d'une poêle à frire!

Jolie femme qui pète!

Bel homme qui rote!

Fromages qui puent et longues traînées brunes du grand pot de

moutarde presque vide!

Frigos qui fleurent, la porte un instant entrebaillée!

Assiettes de la veille au soir
enduites de beurre d'escargot
refroidi!

Salades composées barbouillées de
mayonnaise rose au jaune d'oeuf et
aux crevettes puant le sexe sale, sur
assiettes en carton posées sur les
genoux, une fesse sur le canapé en
face de la télé!

Pourvu qu'il y ait un trou et que ça
fleure bon la fesse fraîche!

Haleines de bébés-dinosaures au
p'tit dèj en pyjama fripé et
gratouilles les ongles noirs dans
l'entrejambe!

Café au lait tiède “peuhant” en
surface et tartines beurrées au
munster avancé!

Le choc des viandes sur un lit défait
qui pue la sueur et le foutre!

L'ordi qu'on rallume, une canette de
bière à côté du clavier, en bermuda

de clown torse à poil à midi moins
le quart quand toute la famille et les
invités sont prêts à se mettre à table!
Cartons de pizza balancés de la
bagnole sur le trottoir et cendriers
vidés au feu rouge!

Coups de klaxon et appels de phare
rageurs de jeunes et vieux
chauffards mâles, imbéciles et
pressés!

Pourvu qu'il y ait un trou et que ça
fleure sexe la fesse!

Pourvu qu'il y en ait pour moi!

T'as pas cinq euros, je vais chercher
un DVD?

Ah, putin, qu'elle est lourde la
carafe d'eau! Mon pauvre vieux bras
tremblant et fragile comme une
allumette en paille, à cette table de
réfectoire de maison de retraite, ne
peut la saisir!

Merde! Y'a plus un radis sur le
livret bleu d'la mémé!

Alors il se maille le cul ce connard?

... C'est contre toutes ces
“affreuseries”, déjà, qu'il faut se
battre! Qu'il faut se révolter!

Pour que la carafe d'eau soit plus
aussi lourde sur la table de la
maison de retraite!

Pour qu'il y ait un peu plus de
“chic”, de “classe” et de gentillesse
entre les gens que nous sommes!

Ça n'a l'air de rien, mais ça
commence peut-être par un coup de
brosse à dents avant le p'tit dèj , le
pet qu'on retient, l'ordi qu'on allume
pas avant de se mettre à table, et
tous les coups de klaxon rageurs en
moins!

LE COUP DE HACHE SUR LA MER GELEE

« Un livre doit être la hache
qui fend la mer gelée en nous », écrivait
Kafka en 1904, dans une lettre à Oskar
Pollak, le 27 janvier..

Cette « mer gelée en nous »
n'est-elle pas comme une banquise dont
les bourrelets, les rides, les creux et les

bosses à perte de vue, sont autant de repères et de marques pour ces « aventuriers » de la vie que nous sommes, alors que nous venons tout juste de franchir l'une de ces « frontières » de l'Histoire, sans doute la plus déterminante mais aussi la plus incertaine ; et de pénétrer en un « territoire » qui pourrait être comme les « territoires » précédents, un immense palier, une sorte de plateau au bout duquel il n'y a pas d'horizon discernable ?

Et ne traversons nous pas, en nos existences qui passent comme l'éclair de l'orage ou comme une « éternité » entre deux portes, de ces « territoires paliers » qui sont autant de « banquises » tracées de nos chemins ?

A la surface de cette « mer gelée en nous », et même, je crois, jusqu'à une certaine profondeur, s'y répète, s'y perpétue l'immobilisme des habitudes, une certaine forme de renoncement ou d'indifférence, ou, ce qui n'est guère mieux, une forme d'espérance « angélique » et d'une consistance purement émotionnelle ; et, ce qui est sans doute pire encore, un ensemble de certitudes trop vite acquises dont on fait un « rempart sécuritaire » qui, de toute évidence, ne peut résister aux grands blizzards que les événements autour de nous ont soulevé...

Il est assurément très peu, de ces livres ou de ces écrits, de nos jours comme par le passé, qui sont cette « hache fendant la mer gelée »... Et quand bien même voleraient en éclats tous ces repères, toutes ces habitudes, tout ce renoncement, toute cette indifférence, ces « shizophrénies intellectuelles », ces certitudes, ces angélismes et ces hypocrisies... N'en viendrait-il pas d'autres, de ces bourrelets, de ces rides, de ces creux et de ces bosses à perte de vue ?

« Un livre qui fend la mer gelée » est un livre qui dérange parce qu'il casse ce sur quoi l'on marche... Et c'est fou ce que l'on s'attache à ce qui porte nos pas !

L'évier, l'homme ou la femme nu, et le chien

Sur les beaux éviers que tu t'es faits en lieu et place de ces sources qui étaient jadis les tiennes et auxquelles tu buvais...

Sur ces beaux éviers qui plaisent tant à tes invités de marque et dans lesquels tu crois ne jamais casser de vaisselle...

Sur ces beaux éviers pour lesquels tu t'es endetté la vie entière après avoir vendu pour le prix d'une éponge les

seaux de ton enfance...

Sur ces beaux évier dont tu es si fier
et que tant d'habitants de ce monde
n'ont pas...

Sur ces beaux évier qui, même s'ils ne
sont de marbre, d'argent ou de
porcelaine, coule plus qu'une fontaine
et par les trous desquels s'en vont plus
que l'eau d'un puits...

Sur ces beaux évier je pisse dessus tel
un chien fou, un chien errant... Un
chien vert!

Mais je t'aime, toi, tout nu devant ton
évier ; grelottant de froid ou de peur,
rêvant encore parfois à tes seaux de
gosse ; délaissé par tes invités ou te
préparant pour la fête à venir...

Je t'aime tel un chien fou, un chien
errant... Un chien vert! ... A coups de
museau, à coups de queue, à coups de
langue sur tes jambes...

Diocène invite son nouvel ami sur Pisistrate

Bonjour! Je m'appelle
Pètedanlecaviar et je suis autorisé par

mon ami Diocène à m'exprimer sur Pisistrate.

Voilà... J'habite en dessous de la face cachée de la Lune, à plus de mille mètres de profondeur dans une immense poche rocheuse.

Dans cet espace aussi vaste que votre Australie, les gens de mon espèce vivent là depuis des millions d'années et ont développé une civilisation et une technologie comparables à ce qui existe chez vous.

Nous y avons de l'air, de l'eau, de la chaleur, de la terre, des plantes et nous sommes éclairés par un feu aussi vif et aussi lumineux que le soleil. Ce « feu » est situé sur l'un des côtés de la « poche » à l'intérieur de laquelle nous vivons.

A intervalles réguliers, ce « feu » s'éteint et nous sommes alors dans l'obscurité absolue mais tout comme vous, nous éclairons nos villes et nos maisons... Le « feu » ayant l'apparence d'une boule incandescente, semble situé au bout d'un tunnel par lequel vient lumière et chaleur. Nous

pensons que ce tunnel aboutit au centre de la Lune où règne en permanence un feu encore bien plus puissant. Pour des raisons que nous n'avons pas encore découvertes, une obturation se produit quelque part à l'intérieur du tunnel, à intervalles réguliers, ce qui expliquerait l'obscurité dans laquelle nous sommes plongés et qui dure autant que la période d'éclairement.

Nous sommes arrivés sur la Lune il y a des millions d'années au temps où la Lune avait une atmosphère, des océans et des continents... Puis survint un cataclysme : l'atmosphère et les océans furent aspirés dans l'espace et la Lune devint une planète morte. Nous pérîmes tous à l'exception de quelques uns d'entre nous, réfugiés dans une cavité interne de la Lune, emplies d'atmosphère...

Chez nous, nous avons Internet depuis des milliers d'années et c'est heureux que vous aussi, vous ayez inventé Internet...

Quand j'ai su que Pisistrate existait et quand j'ai lu tout ce que vous écrivez

dans les forums, et comme j'étais devenu très copain avec Diocène, j'ai demandé à ce Diocène s'il ne me serait pas possible à moi, de m'exprimer.

Alors me voilà...

Je m'appelle, je vous l'ai dit, Pètedanlecaviar... Un nom bizarre parce que là où je vis, il n'y a pas de caviar...

Diocène lui, il dit qu'il y a du caviar partout, même sur Pisistrate et même encore, dans sa pensée, dans ce qu'il écrit... Et que le caviar pourrait tout à cause de son prix très élevé : tout le monde veut en bouffer (pardon je m'exprime comme ce Diocène), tout le monde se bat pour en avoir sa part. Et dès le moment où tu sais que t'as du caviar, tu crois que t'en as des tonnes et tu te mets à « caviar-diser » pour qu'on oublie ce qui n'est pas du caviar. Seulement voilà : je ne parle pas la même langue que vous bien que j'ai appris les rudiments de votre langue. Aussi je souhaite m'exprimer dans ma langue.

J'émet des sons qui ressemblent à des

pets de derrière... Mais des sons très variés et très nuancés. J'ai même une sorte d'alphabet. Avec un peu d'habitude vous allez tous me comprendre quand je « pètparle »...

Mais je ne vous « pètparlerai » pas de caviar...

Salut à tous, à plus, et bises à vos dames et demoiselles... (Chez nous on a aussi « ce qu'il faut », de ce côté-là, des dames et demoiselles)...

Un autre ami de Diocène sur Pisistrate

« Puis- je... Pour ne pas dire, après avoir dit : pouvais-je »?

Voilà : je suis un autre ami de Diocène sur Pisistrate. Je m'appelle Bèquedanhèle. Avant, j'étais surtout présent sur Zoroaste, sur Le Centaure et sur Pégase... Mais sur les forums de Zoroaste, du Centaure et de Pégase, il y avait toujours un groupe d'Humanuscules décideurs et plus ou moins censeurs qui filtraient les personnes de mon espèce venues

d'univers proscrits ou réputés pollueurs...

Et c'est vrai que je viens de l'un de ces univers là, mais en vérité je vous le dis, je n'y étais pas très heureux dans l'univers d'où je viens et où j'ai vécu une grande partie de ma vie...

Néanmoins les Censeurs et Prescripteurs de Zoroaste, du Centaure et de Pégase m'avaient accepté parce que dans les histoires que je racontais, les personnages dont je parlais n'étaient que des marionnettes créées de toutes pièces pour l'histoire, et le fond de l'histoire en fait, était comme l'arrière d'un décor de théâtre...

L'on voyait bien cependant, que les marionnettes et le décor de théâtre représentaient d'une certaine manière des personnages et des situations de la vie réelle, mais il n'y avait pas là matière à s'offusquer outre mesure du fait de l'ambiguïté même, entre la fiction et la réalité... Les gens ne se sentant pour ainsi dire jamais concernés lorsqu'on écarte les rideaux d'un théâtre de guignol et qu'on agite

devant eux des marionnettes avec de drôles de petites têtes pouvant bien leur ressembler parfois... Par contre ils se marrent en pensant à une personne en particulier (qu'ils détestent ou désapprouvent ou décrètent qu'elle est différente d'eux)...

A force de dire des histoires sur Zoroaste, sur Le Centaure et sur Pégase mais aussi sur d'autres « constellations - forums » ; et comme toutes ces histoires si nombreuses « crépitaient telles des rafales de mitraille » sur un champ de bataille où la bataille d'ailleurs semble perdue d'avance... Il vint un temps où les histoires ne furent plus des « projectiles » mais de minuscules papillons blancs que l'on voyait voler sans les regarder...

Et mon ami Diocène me dit « viens sur Pisistrate! »

Alors me voilà... Je m'appelle je vous l'ai dit, Bèquedanhèle. Je suis comme un « gros p'tit oiseau » qui frétille de régal dans les mains des femmes qui me plaisent et je bèque donc en elles...

(c'est ce qui me caractérise).

Bon, c'est pas tout ça... mais que vais-je raconter sur Pisistrate? Ma mitraillette est enrayée et les petits papillons blancs ne veulent pas crever!

En'mour mal'reux?

« Un en'mour peut-il être mal'reux? » écrivit Filoséra sur Pisistrate...

Et Marijolie, une amie de Diocène sur Pisistrate répondit : « Filoséra, dans ta vie, tu n'as pas un ennemour comme tu as un amour... Tu as de l'ennemour. Un amour peut être malheureux. Un ennemour c'est ne pas aimer une personne ou des gens pouvant t'aimer, par exemple.

Un ennemour c'est aussi - enfin presque - une détestation de ce qui te déplaît. Et l'on n'est jamais heureux ou malheureux quand on a de l'ennemour sans s'en rendre compte : c'est ce qui arrive à beaucoup de gens, de ne pas sentir l'ennemour qu'ils ont en eux... Ils vivent avec de l'ennemour en eux. Mais ils peuvent devenir malheureux si

l'ennemour avec lequel ils vivent, à un certain moment de leur vie, se met à être ressenti : alors leur ennemour est malheureux...

On peut « guérir » d'un amour malheureux par un amour heureux qui survient. Par contre, pour « guérir » de l'ennemour qu'on ressent, c'est plus difficile : un amour heureux n'y suffit pas forcément. Mais ce n'est pas impossible de « guérir » de l'ennemour, même sans amour heureux : il y a une sorte « d'aspirine » en soi qu'il faut aller chercher dans les profondeurs de ces « tiroirs » que l'on n'ouvre plus depuis l'enfance et dont la serrure est rouillée...

Une « aspirine » sans date limite qui « aspire » l'ennemour... Et qui rend l'amour heureux lorsqu'il existe, encore plus heureux... Et l'amour malheureux un peu moins malheureux.

Une confiance d'un ami de Diocène sur Pisistrate

Voici ce que raconte

Bèquedanhèle sur un forum de Pisistrate :

Voilà, c'est au sujet de la seule fois de ma vie où j'ai failli « mettre un pain » à une femme!

L'on dit que l'exception confirme la règle... L'exception en l'occurrence fulgura dans mon cas par un coup de petit cœur rouge autocollant plaqué brutalement et avec insolence sur la selle de mon vélo... Et la règle c'est ma gentillesse pour les femmes mais ça vous connaissez...

J'habite dans un quartier périphérique d'une grande ville où tout le monde est pauvre, au chômage ou en emploi précaire. Moi-même je survis avec une indemnité de 625 euros par mois...

Ce dimanche matin donc, je me rends à la boulangerie pour acheter une baguette de pain, j'attache mon vélo avec l'antivol autour d'un lampadaire. Je sors de la boulangerie, je fixe mon pain sur le porte - bagages et voilà-t-il pas qu'arrive une jeune femme vêtue comme une bohémienne et piercinguée de partout, sur le nez, la lèvre et la

paupière, qui me tend un prospectus criblé de petits cœurs rouges...

« Allez monsieur, une petite pièce pour la journée des sans abris, vous donnez ce que vous voulez! »... Et disant cela elle me colle gaillardement un cœur rouge autocollant sur la selle, d'une grande claque comme si elle me tapait sur le cul!

Je lui donne dix euros, un billet tout neuf que je sors de mon porte monnaie. Je n'avais pas encore défait l'antivol...

« C'est tout? Vous pouvez pas donner 20 euros? »... Et elle insiste, me prend le bras, me tire vers elle, puis sentant ma résistance elle me menace...

Et je crie très fort, afin de me faire bien entendre par des gens qui passaient à proximité « Merde! L'argent est dur à gagner, t'as qu'à t'en prendre aux rupins en costard qui ont des têtes de député et qui causent aux gens sur les marchés pour se faire élire! »...

Je levai mon bras ainsi que mon poing refermé et allai la repousser violemment... Elle s'en fut tout aussitôt me laissant là, avec mon petit

cœur rouge collé sur la selle de mon vélo. A l'idée de ce petit cœur rouge collé sous mon derrière, je me dis que les pauvres en définitive seraient toujours les baisés du système!

Il me fallut dix minutes à coups d'ongle pour décoller cette « bise sur le cul »... Ah, elle m'avait vu venir, la garce, avec mon vieux vélo, ma tête de poète et mon allure de mec sympa!

Les dérouleurs de paysage

... Et vinrent sur Pisistrate d'autres amis de Diocène.

Il y eut Deneb, interdit de séjour dans quatre systèmes déjà, qui sortait d'un camp de rétention où les Autorités Modératrices de Bling Generation l'avaient fait placer... Parce qu'il portait sur lui un faux passe au nom de Tecon... Mais en réalité Deneb s'était évadé du camp...

Et voici ce qu'il écrit dans un forum de Pisistrate :

« Sur Pisistrate, Zoroaste, Pégase et sur bien d'autres forums,

vous parlez des livres que vous écrivez, des sites et des blogs que vous produisez. Pour la plupart d'entre vous à ce que je vois, vous écrivez des livres et vous présentez des blogs comme des « dérouleurs de paysage » qui sans cesse, ouvrent de nouveaux espaces et parfois découvrent de nouveaux passages. Et au-delà d'une ligne d'horizon qui n'est jamais selon vous, hermétique ; déroulant votre paysage et ouvrant encore d'autres espaces, cela ressemble à ces immenses steppes Sibériennes de votre monde, la Terre.

L'on en prend « plein la vue », cela « assomme » vos visiteurs - et aussi vous écrase vous-mêmes d'ailleurs - et l'on s'y perd... Tant et si bien que l'on finit par ne plus rien regarder à force d'être « noyé » en ce même paysage uniforme, infini...

Je pense en particulier en écrivant cela, à toi mon ami Diocène, le poète et le penseur qui ne peut jamais écrire deux lignes sans faire un « monument littéraire » ou dérouler un nouveau paysage avec encore de la toundra à

perte de vue...

Ce qu'il te faudrait mon ami, ce qu'il vous faudrait à beaucoup d'entre vous, c'est un bon « paysagiste » : une sorte d'ingénieur ou de maître d'œuvre qui « arrangerait » un peu vos paysages en y incluant par exemple de jolies maisons, de charmants villages, des lacs, des forêts, des rivières... Et il faudrait que tout cela soit animé comme dans un film documentaire ou d'action...

Déjà vous ne vous servez pas de ce qui se trouve dans votre « caisse à outils », et qui au moins pourrait vous permettre de « bricoler » un peu, d'arranger ainsi le décor et de dérouler un paysage un peu moins « steppique »...

Alors peut-être les visiteurs survolant Pisistrate, Zoroaste, Pégase et y apercevant vos paysages « paysagés » deviendraient-ils des « amoureux heureux » encore plus heureux... Si toutefois ils avaient été auparavant des amoureux heureux de vos paysages non paysagés...

Un livre, une œuvre

d'écrivain, un site, un blog ; c'est dans sa forme première, comme un visage tel qu'il est : le visage a sa beauté qu'il porte en lui et sur lui, il a sa singularité, son émotion, sa vérité brute...

Lorsque ce même visage est passé chez un coiffeur visagiste, il fait un bien fou à qui le regarde ; l'avait déjà vu mais poursuivi son chemin se souvenant à peine de lui...

Lorsque je vois une femme sortir d'un salon de coiffure « visagée » et donc « paysagée »... Et toute heureuse de l'être, j'en suis très ému... Surtout si c'est une « vieille dame un peu courbée et enveloppée »...

Jules Mopète

Jules Mopète est un jeune rappeur/blogueur qui “parle-chante-mélope-scande” sur le Net...

Depuis peu.

Et il ne lui viendrait pas à l'idée de “splatcher” ses textes les plus

“pirate”, les plus crus ou les plus “jetés”, par exemple sur le forum de l'Association Culturelle de Sainte Tarte de la Midoue... Association dans laquelle Jules Mopète squatte de ci de là, participant à quelques unes des activités proposées, entre autres la découverte hebdomadaire entre amis, de la nature environnante...

Jules Mopète ne développe aucune stratégie particulière, se moque de tout ce qui pète par le nombril (rappelons que le nombril est plus haut que le trou de bale), se moque aussi des podiums et des lieux branchés où l'on applaudit et bisse et rebisse et où les filles bisent mouillé les yeux en feu et les lèvres peinturlurées...

Mais Jules Mopète a du flair...

“Avec mes mots-pets” dit-il en très petit comité, “c'est comme si je jutais dans le velouté aux cèpes qui fait le succès des dîners de

famille”...

Alors pour commencer, Jules Mopète fait “classe et sobre”. Sans se dire, sans se convaincre d'une stratégie...

Les “apaches” pour peu qu'ils aient un peu d'âme et de culture, et qu'ils soient aussi révoltés que Jules Mopète, apprécieront le style “classe et sobre”... Autant qu'ils réagiraient favorablement aux mots-pets s'ils les entendaient...

Si c'était là une stratégie, cette stratégie serait bien consensuelle... Certes payante et ouvrant des portes, mais “étiquetante” y compris de l'étiquette “ musicien de la voix poète tous registres”... Une fois franchi l'espace “classe et sobre”.

“J'eus le mot pet!... Mais ne le pétus point en assemblée générale de l'Association Culturelle de Sainte Tarte de la Midoue”

[Jules Mopète, 4/4 Domineneuf]

Les mots jetés ou tus pour exister

Ces mots que tu ne prononces
jamais

Sans doute te semblent-ils inutiles
Désuets, inintelligibles et sans
avenir

Ils sont des fleurs broyées

Ou des rêves fermés

Ces autres mots prononcés, répétés,
inventés

Jetés pour exister

Ont oublié de vivre

Ils sont de petits sujets modelés sur
ton bureau

Ou soldats de plomb sur étagère
dans une belle vitrine

Les mots sont presque tous

Dits ou non dits

Des confettis

Collés sur un pouce de gosse

Ou neigés sur les fleurs de sable et
de roche

De tous ces grands déserts du
monde

Pourtant si habités

Un hémisphère de pété !

Intérieurs - poubelles des couples
trentenaires qui gagnent bien leur
vie

Madame Chimpanzine en vélo ou
“à pinces”, de sa “zone” arrive au
logis

Tout est en l'air

Le lave vaisselle dégueule

L'évier est un vrai chantier

La table un champ de bataille

Les chambres des mômes une arène
de stroumpfs

Les lits baillent et sentent le foutre

L'eau déborde du lavabo

La baignoire est rayée de traces
grises et moussues

Des frites et de la mayonnaise
jonchent la moquette

Un trognon de saucisson sert

d'attrape mouches sur la table de nuit...

Intérieurs en désordre des familles
boulot/dodo

Sans madame Chimpanzine...

Briqués entre deux courses, entre
deux jours de boulot ou le dimanche
matin...

Et le dimanche matin

Les maris et pères qui beurrent les
tartines

Ou ne beurrent pas même les leurs

Mordent dans le fromage

Gnaquent à la motte et piochent au
pot de confiote

Les “qui beurrent les tartines” ont
peut-être des mots sucrés

Au creux de l'oreille de leur femme

Les “qui les beurrent pas et piochent
à la motte”

Si peu imaginatifs de mots sucrés

Sont peut-être d'un grand réconfort

Epargnant à leur femme
De longues files d'attente à
l'intermarché

Par la fenêtre ouverte du séjour
salon

Donnant sur les Tours
En ce dimanche matin pluvieux de
mars

Un grand vaisseau spatial en béton
A l'architecture gréco romaine
Sur ses quatre colonnes...

Huit heures pile
Et la voix catastrophe de la jolie
présentatrice...

La moitié de la planète avait sauté!
Le couple trentenaire au confortable
salaire

Madame Chimpanzine
La famille boulot/dodo
Les “qui beurrent les tartines”
Les “qui gnaquent dans le fromage
Et piochent au pot de confïote”

OUF !

Tout le monde était du bon côté

Le côté qu'avait pas sauté

Ciel sans étoiles

C'était une planète dont le ciel de la nuit n'avait pas d'étoiles.

Dans cette région de l'espace, la seule étoile visible était celle qui brillait dans le ciel du jour de cette planète...

Très évolués, les habitants de ce monde perdu dans le noir et dans le vide de cette région éloignée de l'espace, n'avaient donc jamais rêvé d'un possible ailleurs.

Enfermés qu'ils étaient dans la seule mémoire de leur histoire, une intuition leur vint, du fait de leur intelligence...

“Ce ciel de la nuit, a-t-il toujours été noir et vide?”

Tout juste à la veille de leur disparition, ils virent une nuée blanche qui semblait partager en deux l'espace...

Mais leur planète se fondit en une toupie de brouillard écarlate dans la nuée blanche qui, elle même s'étira dans l'espace et se perdit...

Une autre planète dont le ciel de la nuit avait des étoiles, et dont les habitants moins évolués rêvaient d'un ailleurs parce qu'il y avait dans le ciel de la nuit des étoiles... Fut elle aussi, prise dans une nuée blanche... Cette planète là se cristallisa en une toupie de roches brûlantes dans les plis de la nuée blanche.

Les évènements cosmiques sont tous d'une grande banalité...

La vie est l'un de ces évènements...

Corniflarderie

Corniflarderie de cette jeunesse née avec le téléphone portable, la photo numérique et le MP3, Internet et les blogs...

Corniflarderie des “rassis” et des

“ratatinés”, nostalgiques des années du Vinyle, des machines à écrire et de la route nationale 7... Mais qui “bloggent eux aussi”, et forumment et portent en bandoulière le Samsung à carte mémoire...

Corniflarderie des “trentenaires” fous de glisses en montagne et d'acrobaties nautiques estivales sur la côte d'Argent... Qui vivent en “bobos” dans des appart's déco bois de teck lits ronds, ou dans des maisons formatées aux grandes baies vitrées...

Corniflarderie de ces mêmes pianotant de leurs doigts sur des consoles de jeux, fous de marques et de gadgets...

... Cette corniflarderie du monde qui lamine tout, décolore tout de ses couleurs synthétiques, électriques et crépitantes de paillettes argentées...

Elle sent le cornichon dans sa saumure, la mayonnaise éventée, la crevette-sexe-sale... Cette

corniflarderie du monde qui se prête à tout, qui est de toutes les sauces et de toutes les préparations...

Et l'on baise avec, l'on bouffe avec, l'on s'habille avec, l'on se “loisiresque” et se “vacancise” avec, l'on va à l'école avec, au boulot avec, on fait ses courses avec, on s'exprime et se “relationne” avec, on vit avec, on pense avec, on se “cultive” avec, on s'y vautre dedans, on s'en enduit la couenne de l'âme, on s'en tamponne et se tortille cul à cul, ventre à ventre, visage à visage les yeux globes lumineux fixe dans les discothèques...

Corniflarderie du monde, partout/partout, passe partout, qui “chicpue” le cornichon dans sa saumure, la mayonnaise éventée et la crevette-sexe-sale... Le monde s'y vautre et s'en régale...

Et il t'en cuit si t'y topes pas dedans!
Des cloques sur la peau, plutôt que

ce relent de crevette-sexe-sale qui
"chicpue" jusque dans des rêves
devenus des besoins/besoins !

Le téléphone portable, la photo
numérique, le MP3, internet et les
blogs... Le Samsung à carte
mémoire, les glisses en montagne,
les acrobaties nautiques et les
appart's déco... Ne sont jamais, au
grand jamais, par eux-mêmes et
selon l'usage que l'on en fait, des
vecteurs de "corniflarderie"...

Car la même "corniflarderie"
existait déjà au temps du "Panem et
Circenses" des forums, échoppes,
jeux et arènes de la Rome antique...

Le téléphone portable, la photo
numérique, le MP3, internet et les
blogs... Et même les revues
"People"... Tout cela dans ce qui
relie les gens entre eux, dans ce qui
les fait penser, réfléchir, prévoir, se
retrouver, s'aimer, partager,
s'émouvoir, rire et vivre... Peuvent

être des vecteurs contribuant à l'évolution de la culture et de la relation...

Je propose donc de ne plus adhérer au culte de la visibilité qui, par ses attributs identificateurs et de reconnaissance, par la seule recherche de l'effet produit et de la représentation de soi, par l'emprise de sa fragrance douceâtre ; dénature la relation, réduit les rêves à des besoins, les émotions à des fantasmes et le partage à une "partouze"...

A l'appel qui corne

Ils sont cent, vingt, mille... Ou des millions.

Et quand bien même ils ne seraient que dix, ou trois ou quatre...

A l'appel de ce qui corne, ils sont plus désireux de loisirs que de culture...

Ils sont plus demandeurs de visibilité que de relation...

Ils sont ce que l'on appelle une "société de masse".

Si un peuple peut avoir une culture, une société de masse n'en a pas, de culture!

Les familles régnautes et les géants de l'immobilier, les grands propriétaires fonciers, les grandes banques mondiales, les dirigeants des groupes et monopoles industriels et économiques, les gouvernants ; ne veulent pas de peuples, mais une société de masse...

Une société de masse télétète, couine en cadence et lumine de regards cosmétiquébranchés...

A l'appel de ce qui corne, il y en a toujours vingt, cent, mille... Et des millions, pour télététer et se barder d'une panoplie de lézards lumineux.

A l'appel de ce qui corne, il y en a toujours – mais beaucoup moins

nombreux – pour déplanter les panneaux de visibilité et répandre de la relation...

Tu seras vieux dans des années où je serai mort...

J'étais à ton idée, un sombre et banal crétin...

De la hauteur de tes 25 ans, bardé que tu étais de formation universitaire et de cet esprit qui en découle tout empli d'une vision politique, analytique, conceptuelle et technocratique du monde...

Tu pensais que j'étais un "vieux"... Un "vieux" de 60 piges, né à la fin des années 40 du dernier siècle, un "vieux" de l'ancien monde et de la culture du 20 ème siècle sans doute nostalgique des "vieilles valeurs"...

Mais tu seras vieux, toi qui aujourd'hui "bande" dans tes 25 ans, dans des années où je serai mort...

Cette formation universitaire et cet

esprit qui s'y construit, je ne les ai certes pas...

Tes voyages furent des voyages d'étudiant dans une Europe rompue à la mondialisation économique et financière, à la modernité et à la technologie de pointe... Ou dans des pays d'Afrique "à la remorque" de la civilisation de l'Occident...

Mais tu seras vieux, un jour, dans cette Europe dont personne ne sait ce qu'elle deviendra, ou dans l'un de ces pays d'Afrique dont on se demande comment il survivra...

Tu seras vieux dans des années où je serai mort...

Je n'étais qu'un sombre et banal crétin...

Un "petit rêveur qui croyait rêver grand"...

Un "vieux" de 60 piges, retraité de la Fonction Publique et "mégotant" sur le prix d'une nuitée dans un hôtel...

Je serai mort dans des années où tu

seras vieux...

Tu disais de mes journaux de voyage qu'ils étaient pâles, insipides, sans vision politique, sans aucune poésie...

... Soit dit en passant, comme si la poésie pouvait aller avec la politique!

Est-il nécessaire d'avoir une "dimension de pensée, réflexionnelle, politique, analytique" pour voyager?

Tu seras vieux dans des années où je serai mort... Et je te dis "je me fous de ta vieillesse"!... Comme je me fous de ma mort...

Mais j'écris sur les murs...

Le World Wide Web est un mur...

Un mur qui appartient à tout le monde...

Et je serai mort dans des années où tu seras vieux...

Les murs "vieillissent" eux aussi...

Ils tombent en morceaux ou d'un seul bloc...

Et il en vient d'autres, des murs...
Des murs qui se couvrent
d'écriture...
Des murs qui disent des rêves, des
voyages...
Sans doute aussi de la politique, de
l'économie, de la "vision du
monde"...
Les murs bloggent, séparent,
définissent...
Ont des "ouvertures aménagées"...
Par lesquelles il devient possible de
passer...
Mais pour aller où?
Tu seras vieux dans des années où
je serai mort...
Je n'étais qu'un sombre et banal
crétin...
Tu n'étais qu'un "foutu trentenaire"
de formation universitaire ayant fait
des voyages d'étudiant... Ou
d'humanitaire éducateur formateur
dans un monde à feu et à sang
coupé en deux avec d'un côté les
paradis touristiques et de l'autre côté

les bidonvilles...

Je serai mort dans des années où tu seras vieux...

Le bleu qui plombe

Petite conversation entre deux ami(e)s...

-Tu vois là? Et là? Et encore là? Cette nuance de bleu qui apparaît dans presque tous tes tableaux?

-Oui, je vois bien... C'est la même, toujours la même. Comme un fond de ciel que rien d'autre dans le tableau ne peut cacher au regard...

-Et le regard est aigu, perçant, parfois sévère, condescendant, méprisant, moqueur... Enfin, certains regards...

Même dans les plus élaborés de tes tableaux, les plus beaux, les plus nuancés ; aux couleurs les plus vives ou les plus délicates, l'on

retrouve ce bleu un peu naïf, un peu enfant...

Et c'est ce bleu là qui te "plombe"! C'est ce bleu là qui "ne passe pas dans les vernissages"! C'est ce bleu là qui brunit les regards, aiguise les mots des visiteurs et rend le tableau invendable...

-Oui, je sais... Mais ce bleu me vient au bout des doigts quoique je peigne... Il est moi et sans lui je fais un tableau qui n'est que de vernissage ou d'exposition...

-Et en plus, tiens... Regarde là! Et encore là! Dans ces tableaux là, tu mets du rouge cramoisi barbouillé de noir et de gris ou percé de taches blanches et vives... Ce qui surprend ou même indispose le visiteur... Enfin, certains visiteurs...

-Oui, je sais, je sais... Mais le tableau, parfois, j'ai envie de lui donner un air de croûte, comme si on allait le toucher et s'y écorcher le doigt... Mais l'air de croûte c'est

pour dire la croûte qu'on laisse toujours sous le joli bleu...

La forteresse imprenable

Ils ne cessent d'élever et de renforcer les murs de leurs forteresses que de surcroît ils doublent d'un fossé qu'ils creusent toujours plus en profondeur...

Ils ne cessent de poster des gardes armés aux portes de leurs forteresses et de filtrer les allées et venues des voyageurs...

Ils ne cessent dans les assemblées qu'ils tiennent à l'intérieur de leurs murs, d'établir des lois, des jugements, des codes et des procédures...

Ils ont des dieux, des cultes, ils disent des messes et prononcent des discours...

Ils parlent de paix, de justice, de liberté et ils ont des oeuvres d'art dans leurs musées...

Ils ont des découvreurs, des ingénieurs, des sages et des savants...

Ils ont des écoles, toutes sortes d'écoles, oui...

Ils ont des penseurs et des poètes...

Ils ont tout, oui...

Ils ont tout en leurs murs...

Et ils font aussi par leurs portes, passer des tombereaux chargés de barils de poudre et de caisses de fusils...

Ils sont le Verbe, la Force, la Foi, la Loi, la Connaissance...

Ils sont "tout"...

Et toi, tu n'es rien...

Ils ne cessent d'infirmier, de contredire, d'argumenter, de nuancer, de noter, de sélectionner, de décerner, de louer ou de condamner...

Ce sont Eux qui ont raison...

La preuve :

leurs gardes ne jettent parfois qu'un

oeil distrait sur ton passeport et te laissent passer... Et ils t'indiquent même le chemin pour te rendre sur la Grande Scène du Milieu et qui il faut voir pour “parler” devant tous...

Une autre preuve?

Assiste à leurs démonstrations! Scientifiquement, ils vont te sortir un lapin d'un chapeau!

Intellectuellement et raisonnablement, quelle “vérité” pourras-tu opposer à leur “vérité clinique”?

Ce sont Eux, les “Veilleurs” du “Temple”... Et aussi les “Marchands”...

... La forteresse est “imprenable”...

Il n'y aurait – paraît-il – qu'une seule “poussée” possible contre ses murs, contre les gardes en armes devant les portes : la gigantesque poussée de la révolte des peuples et des bandes et des convois venus des plaines, des forêts et des montagnes

et même d'au delà des océans...

La gigantesque poussée d'autres forteresses aux murs mouvants et aux fossés ondulants...

La poussée entraînant et laminante des “Veilleurs”... Et des “Pirates” de tous les “Ordres Nouveaux”...

... Et la casse, la casse générale, à l'intérieur de la forteresse des “Ils”...

... La forteresse était “imprenable”...

Et la gigantesque poussée était “inéluçtable”...

L'inéluçtable était imprenable et devenait forteresses...

Alors s'ouvrit un étrange passage, et surgit un étrange esprit : pour la millième ou inconumième fois, l'Histoire se répétait...

... Y-a-t-il une fatalité de l'immuable?

... Y-a-t-il une fatalité de l'inéluçtable?

... Y-a-t-il une fatalité de l'impossible?

... Y-a-t-il une fatalité des questions sans réponse?

... Y-a-t-il une fatalité de la lassitude, du désintéressement, de la vanité et du rejet de toutes ces questions?

Il y en a toujours un... Ou quelques uns... Pour énoncer une proposition, “ouvrir un passage” ou apporter une réponse...

Il y en a toujours un... Ou quelques uns... Pour se lever avant que les autres ne s'éveillent...

Et se mettre en marche alors que personne encore ne suit...

Mais “il faut faire avec ce qui existe”, “préparer le chemin”, avancer alors même que “tout force à reculer ou à se garer”...

Et l'Histoire sous la poussée dans le passage, fait son “plissement”...

Et surgissent les strates des paysages qui s'ouvrent devant les peuples...

Toutes les strates de tous les paysages sont posées les unes sur les autres et reliées entre elles par les effondrements dans lesquelles elles se touchent et se mêlent...

Et si l'Histoire n'était qu'une sorte de "gestation dans le ventre de l'univers"?

Faut-il inventer à l'Histoire une forme de gestation qui aurait pris naissance à l'intérieur d'un oeuf "recomposé par la science de l'Humain"?

... Ou par l'esprit de l'Humain?

Est-ce donc cela, la "réponse"? Le destin? L'avenir? Le "possible"?

On va finir par postuler, par énoncer, par définir, par affirmer...
Et croire...

Voici le postulat : "Dieu existe et

c'est Dieu qui a tout créé” ...

Mais ce “Dieu”... D'où vient-il lui même? Qui le créa? De quelle sorte de “gestation de l'Histoire” est-il venu au monde?

Alors il a fallu des “légendes”...
Partout, sur toute la Terre...

Des “charriots de feu” venus du ciel...

Des “Géants”...

Des “Etrangers” porteurs et diffuseurs de Connaissance...

Et c'est vrai qu'il y a “de drôles de traces” de ci de là, sur la Terre...

Les légendes sont sans doute l'interprétation des peuples au début de leur histoire, de la “gestation de l'Histoire”... Elles “savaient” toutes, ces légendes... Que la gestation ne pouvait avoir d'autre origine que celle de la semence déposée...

Dans le cas de l'espèce humaine (qui, il faut le dire, est une espèce assez particulière entre toutes les autres espèces)... L'on pourrait imaginer pourquoi pas, une “origine douteuse” ou “frelatée”, une “invention” de quelque “Dieu un peu fou ou présomptueux et bricoleur” qui aurait modifié à sa manière le processus originel sans penser aux conséquences forcément imprévues et infinies de son oeuvre de création...

Mais en quelque sorte, l'on peut dire que ce “Dieu un peu fou ou présomptueux et bricoleur” serait un “père de génie” car il y a dans son oeuvre de création, forcément, le meilleur de la création, quelque part disséminé dans tout le reste de la création... Et que ce “meilleur” n'existe pas en tant que tel, puisque personne ne l'a jamais trouvé ni donc utilisé... Ce “meilleur” c'est sans doute quelque “ressource”

engendrée dans le “creuset” et
passée dans la terre avant la venue
du cultivateur ou du jardinier... Qui
ne sait pas la “ressource” mais puise
dans de multiples ressources depuis
toujours...